

Son état final peut toutefois être appréhendé grâce aux dessins d'Ancelet conservés tant par ses descendants que dans les archives officielles.

La principale source d'inspiration de l'architecte est l'Opéra de Versailles, où les souverains avaient reçu la Reine Victoria.

L'architecte s'était adjoint les talents du sculpteur Crauk, et des peintres Faivre et Delaunay. La décoration partiellement réalisée, eût concouru à faire de ce talentueux pastiche l'œuvre type de l'éclectisme, une version intimiste du « Style Napoléon III » selon Garnier.

Témoignage d'un régime honni, le grand théâtre va être voué à l'abandon et à l'oubli par la Troisième République.

Suit, à l'aide de diapositives, une description fouillée du monument, que l'architecte a su insérer dans le cadre déjà existant.

Son aspect inachevé, son acoustique incomparable, sa machinerie en bois subsistante, en font une œuvre exceptionnelle, qui nous touche, nous hommes du XX^e siècle, particulièrement.

Un projet de type associatif, parrainé par l'Etat, combinant financements publics et privés, va redonner vie à ce théâtre.

Très applaudi, le conférencier fut félicité par le Président qui souligna le véritable talent de l'architecte qui sut dans l'enveloppe relativement modeste qui lui fut impartie, réaliser une œuvre de qualité. M. Jourdan, Vice-Président de l'association « Pour le théâtre impérial », fournit quelques informations sur le projet de rénovation, qui respectera le caractère inachevé de l'œuvre, source d'une grande partie de son charme. Madame Bettina Caignault, cheville ouvrière de l'association, assistait à la conférence.

3 Décembre

Guislain BRUNEL

*La société rurale en Soissonnais et en Valois
du XI^e au XIII^e siècle*

Dans la mémoire collective, le paysan, le serf, le seigneur et ses chevaliers symbolisent toujours le Moyen Age et forment ainsi autant de figures mythiques. Mais aux yeux de l'historien, la société rurale des siècles centraux du Moyen Age se révèle plus nuancée ou plus brutale que ne le laisse croire une vision populaire héritée d'une longue tradition scolaire.

Dans cet exposé nous avons tenté en premier lieu de mesurer le volume de la population rurale, malgré les difficultés qui tiennent à la rareté des sources. Selon *l'Etat des paroisses et des feux du royaume* de 1328, le Valois aurait compté entre 40 000 et 45 000 habitants, le Soissonnais entre 80 000 et 110 000, estimations qui égalent toutes deux les chiffres connus pour le XIX^e siècle. Des documents locaux exceptionnels (dont une charte de 1133 relative au village de Soupir) permettent de confirmer, dans quelques localités, cette étonnante similitude des chiffres de population entre les XII^e et XIII^e siècles et le XIX^e siècle. Nous sommes donc en présence d'un monde plein, dynamique et vigoureux, où par ailleurs les villes tiennent peu de place : 3 à 4 % de la population totale de ces régions.

En second lieu, l'étude des termes qualifiant la paysannerie fait ressortir la prédominance du mot *rusticus*, qui marque le lien avec l'environnement, et surtout celle du couple *homo/femina* qui rappelle les rapports de dépendance vis-à-vis du maître : on est l'homme d'un village comme on est l'homme d'un seigneur. Signalons au passage que le « vilain » est absent du vocabulaire de nos régions. Au XIII^e siècle les liens de solidarité villageoise, déjà entraperçus aux XI^e et XII^e siècles, se traduisent dans la terminologie par l'apparition de la « communauté » (*communitas*). Quant aux hôtes et aux colons, ils caractérisent le XII^e siècle et touchent autant les vieux centres de peuplement, revigorés, que les zones de défrichement en bordure de forêt.

Les charges et les libertés des villageois sont, quant à elles, assez bien connues : rares travaux d'entretien des forteresses après 1100 mais service militaire de défense tout au long des XII^e et XIII^e siècles, limité dans le temps et l'espace, comme le sont aussi la réquisition des bêtes pour les labours ou le transport des productions agricoles seigneuriales ; la taille est rachetable dès la fin du XII^e siècle.

La réalité du phénomène du servage est attestée par le nombre des mentions (70 à 80) et l'emploi d'un vocabulaire spécifique. Plus que *servus*, dont l'étonnante postérité est inversement proportionnelle à sa fréquence d'apparition, ce sont les expressions d'« homme ou femme de corps », d'« hommes de têtes », de « chefs d'hommes », qui sont les plus répandues et témoignent de l'attachement de la macule servile au corps, à la personne physique et à sa descendance. La complexité des statuts médiévaux, la distance qui sépare le statut juridique du statut socio-économique sont bien illustrées par les cas de « serfs » richement possessionnés ou même chevaliers.

Cette société rurale vit une forte croissance démographique et économique qui engendre de nombreuses tensions et avive les antagonismes entre la paysannerie, libre ou servile, et l'aristocratie laïque et ecclésiastique. La « rébellion » des serfs du prieuré Saint-Arnoul de Crépy en 1102 est matée, en public, par une démonstration de force des *milites* et des grands de la région venus à la rescousse d'une Eglise dont ils partagent les intérêts, les modes d'exploitation des hommes et de la terre, les angoisses et les peurs. En outre les violences paysannes ne sont pas rares contre les propriétés des nouveaux ordres religieux qui empiètent sur les terrains de parcsours et les anciens terroirs libres des communautés villageoises : ainsi les hommes de Montigny s'attaquèrent-ils, dans les années 1190, aux murs, aux vignes closes et aux fossés d'irrigation des Cisterciens de Longpont. La vivacité de la mobilisation et de l'union dans l'action des paysans pour défendre leurs usages et leurs « libertés » est tout à fait remarquable, cette capacité de réponse brutale étant accrue par le souvenir des coups de force et des expulsions menées conjointement par l'Eglise et l'aristocratie.

Enfin l'évolution du groupe aristocratique pendant le même temps est assez aisée à retracer. Entre 1050 et 1150 quelques grands tiennent les châteaux majeurs (Pierrefonds, Braine, Bazoches, La Ferté-Milon). Au XII^e siècle le nombre des chevaliers ne cesse de croître au fur et à mesure de leur essaimage dans les villages entourant les forteresses, cette dispersion traduisant la désolidarisation progressive du groupe militaire castral. La première moitié du XIII^e siècle est ensuite l'âge d'or de la seigneurie villageoise à un moment où les grandes seigneuries châtelaines appuyées sur les forteresses sont en déclin ou ont disparu, absorbées par la royauté. Puis l'établissement des cadets et la division des patrimoines sont encouragés par un dynamisme

démographique certain et la croissance des profits. Ils ouvrent la voie aux difficultés de la seconde moitié du XIII^e siècle dont un des signes sociaux concrets réside dans l'augmentation constante des non adoubés, des simples écuyers, jusqu'à atteindre la moitié des membres de l'effectif aristocratique après 1250. Processus qui n'a pas empêché cependant la floraison ou la reconstruction des habitats fortifiés depuis la fin du XII^e jusqu'au seuil du XIV^e siècle comme le prouvent les exemples donnés en illustration photographique.